XIV

CROQUIS

PRIS A L'ASSEMBLÉE NATIONALE

ODILON BARROT

Odilon Barrot monte à la tribune marche à marche et lentement, solennel avant d'être éloquent. Puis, il pose sa main droite sur la table de la tribune, rejetant sa main gauche derrière son dos, et se présentant ainsi à l'Assemblée de côté, dans l'attitude de l'athlète. Il est toujours en noir, bien brossé et bien boutonné.

Sa parole, d'abord lente, s'anime peu à peu, de même que sa pensée. Mais en s'animant, sa parole s'enroue et sa pensée s'obscurcit. De là une certaine hésitation dans l'auditoire, les uns entendant mal, les autres ne comprenant pas. Tout à coup, du nuage il sort un éclair et l'on est ébloui. La différence entre cette sorte d'hommes et Mirabeau, c'est qu'ils ont des éclairs, Mirabeau seul a le coup de foudre.

MONSIEUR THIERS

M. Thiers veut traiter des hommes, des idées et des événements révolutionnaires avec la routine parlementaire. Il joue son vieux jeu des roueries constitutionnelles en présence des abîmes et des effrayants soulèvements du chimérique et de l'inattendu. Il ne se rend pas compte de la transformation de tout; il trouve des ressemblances entre les temps où nous sommes et les temps où il a gouverné, et il part de là. Ces ressemblances existent en effet, mais il s'y mêle je ne sais quoi de colossal et de monstrueux. M. Thiers ne s'en doute pas, et va son train. Il a passé sa vie à caresser des chats, à les amadouer par toutes sortes de procédés câlins et de manières félines. Aujourd'hui il veut continuer son manège, et il ne s'aperçoit pas que les bêtes ont démesurément grandi, et que ce qu'il a maintenant autour de lui, ce sont des fauves. Spectacle étrange que ce petit homme essayant de passer sa petite main sur le mufle rugissant d'une révolution!

Quand M. Thiers est interrompu, il se démène, croise ses bras, les décroise brusquement, puis porte ses mains à sa bouche, à son nez, à ses lunettes, puis hausse les épaules et finit par se saisir convulsivement, des deux mains, le derrière de la tête.

J'ai toujours éprouvé pour ce célèbre homme d'État, pour cet éminent orateur, pour cet écrivain médiocre, pour ce cœur étroit et petit, un sentiment indéfinissable d'admiration, d'aversion et de dédain.

DUFAURE

M. Dufaure est un avocat de Saintes qui était le premier de sa ville vers 1833. Ceci le poussa à la Chambre. M. Dufaure y arriva avec un accent provincial et enchifrené qui était étrange. Mais c'était un esprit clair jusqu'à être parfois lumineux, précis jusqu'à être parfois décisif.

Avec cela une parole lente et froide, mais sûre, solide, et poussant avec calme les difficultés devant elle.

M. Dufaure réussit. Il fut député, puis ministre. Ce n'est pas un sage, c'est un homme honnête et grave, qui a tenu le pouvoir sans grandeur, mais avec probité et qui tient la tribune sans éclat, mais avec autorité.

Sa personne ressemble à son talent, elle est digne, simple et terne. Il vient à la Chambre boutonné dans une redingote gris noir, avec une cravate noire et un collet de chemise qui lui monte aux oreilles. Il a un gros nez, les lèvres épaisses, les sourcils épais, l'œil intelligent et sévère et des cheveux gris en désordre.

CHANGARNIER

Changarnier a l'air d'un vieil académicien, de même que Soult a l'air d'un vieil archevêque.

Changarnier a soixante-quatre ou cinq ans, l'encolure longue et sèche, la parole douce, l'air gracieux et compassé, une perruque châtaine comme M. Pasquier et un sourire à madrigaux comme M. Brifaut.

Avec cela c'est un homme bref, hardi, expéditif, résolu, mais double et ténébreux.

Il siège à la Chambre à l'extrémité du quatrième banc de la dernière section à gauche, précisément au-dessous de M. Ledru-Rollin.

Il se tient là, les bras habituellement croisés. Ce banc où siègent Ledru-Rollin et Lamennais est peut-être le plus habituellement irrité de la gauche. Pendant que l'Assemblée crie, murmure, hurle, rugit, rage et tempête, Changarnier bâille.

LAGRANGE

Lagrange a, dit-on, tiré le coup de pistolet du boulevard des Capucines *, fatale étincelle qui a mis le feu aux colères et allumé l'embrasement de février. Il s'intitule : détenu politique et représentant du peuple.

Lagrange a des moustaches grises, une barbe grise, de longs cheveux gris ; il déborde de générosité aigrie, de violence charitable et de je ne sais quelle démagogie chevaleresque ; il a dans le cœur de l'amour avec lequel il attise toutes les haines ; il est long, mince, maigre, jeune de loin, vieux de près, ridé, effaré, enroué, ahuri, gesticulant, blême avec le regard fou ; c'est le Don Quichotte de la Montagne. Lui aussi donne des coups de lance aux

* La légende a été, depuis, reconnue fausse.

moulins, c'est-à-dire au crédit, à l'ordre, à la paix, au commerce, à l'industrie, à tous les mécanismes d'où sort le pain. Avec cela point d'idées; des enjambées continuelles de la justice à la démence et de la cordialité à la menace. Il proclame, acclame, réclame et déclame. Il prononce *cito-iens*. C'est un de ces hommes qu'on ne prend jamais au sérieux, mais qu'on est quelquefois forcé de prendre au tragique.

PROUDHON

Proudhon est né en 1808. Il a des cheveux blonds rares, en désordre, mal peignés, une mèche ramenée sur le front, qui est haut et intelligent. Il porte des lunettes. Son regard est à la fois trouble, pénétrant et fixe. Il y a du doguin dans son nez presque camard, et du singe dans son collier de barbe. Sa bouche, dont la lèvre inférieure est épaisse, a l'expression habituelle de l'humeur. Il a l'accent franc-comtois, il précipite les syllabes du milieu des mots et traîne les syllabes finales; il met des accents circonflexes sur tous les a, et prononce comme Charles Nodier : honorâble, remarquâble. Il parle mal et écrit bien. A la tribune, son geste se compose de petits coups fébriles du plat de la main sur son manuscrit. Quelquefois il s'irrite et écume, mais c'est de la bave froide. Le principal caractère de sa contenance et de sa physionomie, c'est l'embarras mêlé à l'assurance.

J'écris ceci pendant qu'il est à la tribune.

Antony Thouret a rencontré Proudhon.

— Ça va mal, a dit Proudhon.

— Quelle cause assignez-vous à tous nos embarras? a demandé Antony Thouret.

— Pardieu! tout le mal vient des socialistes!

— Comment! des socialistes? mais vous-même, n'êtes-vous pas un socialiste?

— Moi, un socialiste! a repris Proudhon, par exemple!

— Ah çà! qu'êtes-vous donc?

— Je suis un financier.

BLANQUI

A Vincennes, pendant ses huit mois de captivité pour l'affaire du 15 mai, Blanqui ne mangeait que du pain et des pommes crues, refusant toute nourriture. Sa mère seule parvenait quelquefois à lui faire prendre un peu de bouillon. Il en était venu à ne plus porter de chemise. Il avait sur le corps les mêmes habits depuis douze ans, ses habits de prison, des haillons, qu'il étalait avec un orgueil sombre dans son club. Il ne renouvelait que ses chaussures, et ses gants, qui étaient toujours noirs.

Avec cela des ablutions fréquentes, la propreté mêlée au cynisme, de petites mains et de petits pieds. Il y avait dans cet homme un aristocrate brisé et foulé aux pieds par un démagogue.

Une habileté profonde, nulle hypocrisie ; le même dans l'intimité et en public. Apre, dur, sérieux, ne riant jamais, payant le respect par l'ironie, l'admiration par le sarcasme, l'amour par le dédain, et inspirant des dévouements extraordinaires.

Il n'y avait dans Blanqui rien du peuple, tout de la populace. Avec cela, lettré, presque érudit. A de certains moments, ce n'était plus un homme, c'était une sorte d'apparition lugubre dans laquelle semblaient s'être incarnées toutes les haines nées de toutes les misères.

Étrange figure de fanatique à froid qui a sa sauvage grandeur.

Après février, Blanqui sort de prison, tout de suite amer et mécontent. Tout de suite ce farouche amant de l'absolu déclare la guerre à cette République selon lui tardigrade et bâtarde. Il veut chasser Lamartine, il veut renverser Ledru-Rollin.

Un matin, il arrive aux bureaux de la *Réforme,* dont son vieil ami Ribeyrolles est rédacteur en chef.

— Je viens, dit-il à Ribeyrolles, te prier d'annoncer dans la *Réforme* mon club pour demain soir.

Ribeyrolles, nature expansive, homme d'action et de pensée, mais aussi de sentiment, va à lui, le serre dans ses bras.

— Ah! te voilà! ah! que je suis content de te retrouver! Tu n'es pas changé! Mais comment ne t'a-t-on pas vu depuis dix jours que tu es libre? Et moi, ce n'est rien ; mais ta mère! ta mère qui t'adore!... Elle t'attend d'heure en heure, la pauvre femme. Elle est venue vingt fois au journal me demander si je n'avais pas de tes nouvelles. Elle a soif de t'embrasser, elle pleure, elle se meurt d'inquiétude...

— Tu ne me dis toujours pas, reprend Blanqui, si tu annonceras mon club.

LAMARTINE

23 février 1850.

Pendant la séance, Lamartine est venu s'asseoir à côté de moi, à la place qu'occupe habituellement M. Arbey. Tout en causant, il jetait à demi-voix des sarcasmes aux orateurs.

Thiers parlait. — Petit drôle! murmure Lamartine. Puis est venu Cavaignac. — Qu'en pensez-vous? me dit Lamartine. Quant à moi, voici mon sentiment. Il est heureux, il est brave, il est loyal, il est disert, — et il est bête!

A Cavaignac succéda Emmanuel Arago. L'Assemblée était orageuse. — Celui-là, il a de trop petits bras pour les affaires qu'il fait. Il se jette volontiers dans les mêlées et ne sait plus comment s'en tirer. La tempête le tente, et le tue.

Un moment après, Jules Favre monta à la tribune. — Je ne sais pas, me dit Lamartine, où ils voient un serpent dans cet homme-là. C'est un académicien de province.

Tout en riant, il prit une feuille de papier dans mon tiroir, me demanda une plume, demanda une prise de tabac à Savatier-Laroche, écrivit quelques lignes. Cela fait, il monta à la tribune et jeta à M. Thiers, qui venait d'attaquer la révolution de février, de graves et hautaines paroles. Puis il redescendit à notre banc, me serra la main pendant que la gauche applaudissait et que la droite s'indignait, et vida tranquillement dans sa tabatière la tabatière de Savatier-Laroche.

BOULAY DE LA MEURTHE

M. Boulay de la Meurthe était un bon gros homme, chauve, ventru, petit, énorme, avec le nez très court et l'esprit pas très long. Il était l'ami de Harel auquel il disait: *mon cher* et de Jérôme Bonaparte auquel il disait: *Votre Majesté.*

L'Assemblée le fit, le 20 janvier, vice-président de la République.

La chose fut un peu brusque et inattendue pour tout le monde, excepté pour lui. On s'en aperçut au long discours appris par cœur qu'il débita après avoir prêté serment. Quand il eut fini, l'Assemblée applaudit, puis à l'applau-

dissement succéda un éclat de rire. Tout le monde riait, lui aussi ; l'Assemblée par ironie, lui de bonne foi.

Odilon Barrot, qui, depuis la veille au soir, regrettait vivement de ne pas s'être laissé faire vice-président, regardait cette scène avec un haussement d'épaules et un sourire amer.

L'Assemblée suivait du regard Boulay de la Meurthe félicité et satisfait, et dans tous les yeux on lisait ceci : Tiens ! il se prend au sérieux !

Au moment où il prêta serment d'une voix tonnante qui fit encore sourire, Boulay de la Meurthe avait l'air ébloui de la République, et l'Assemblée n'avait pas l'air éblouie de Boulay de la Meurthe.

DUPIN

Dupin a un genre de mots particulier. C'est le mot gaulois où se mêlent l'esprit robin et l'esprit grivois. Je ne sais quel membre de la majorité, au moment de voter le projet contre le suffrage universel, est monté à son fauteuil et lui a dit : — Vous êtes notre président et de plus un grand légiste. Vous en savez plus long que moi. Éclairez-moi, je suis indécis. Est-il vrai que le projet de loi viole la Constitution ?

Dupin a paru rêver un moment et a répondu : — Non, il ne la viole pas, mais il la trousse aussi haut que possible !

Ceci me rappelle ce qu'il me dit le jour où je parlai sur la loi d'enseignement. Baudin m'avait cédé son tour de parole. Je montai au fauteuil pour en prévenir Dupin.

— Ah ! vous allez parler ? tant mieux ! me dit-il ; et, me montrant M. Barthélemy Saint-Hilaire qui tenait la tribune en ce moment-là et qui faisait contre la loi un long et minutieux discours d'universitaire, il ajouta : — Celui-ci vous rend service. Il fait la besogne préparatoire. Il déculotte la loi. Cela fait que vous pourrez tout de suite la...

Il acheva la phrase par le geste expressif qui consiste à frapper le dehors des doigts de la main gauche avec le dedans des doigts de la main droite.